

« Expérience de la nature » Introduction générale (suite)

William Shakespeare, *Timon d'Athènes* (1607), IV, 3

« De quoi avez-vous besoin ? Voyez, la terre a des racines ; dans l'espace d'un mille jaillissent cent sources ; les chênes portent des châtaignes ; les ronces, des fruits écarlates ; la généreuse ménagère Nature, à chaque buisson, met le couvert devant vous. Besogneux ! de quoi avez-vous besoin ? »

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* (74 ap. J.-C), VII, 2

« L'homme est le seul [de tous les animaux] que, le jour de sa naissance, la nature jette nu sur la terre nue, le livrant aussitôt aux vagissements et aux pleurs. Nul autre parmi tant d'animaux n'est condamné aux larmes, et aux larmes dès le premier jour de sa vie. »

Platon, *Protagoras* (ca. 432-431 av. J.-C),

« L'espèce humaine restait donc dépourvue de tout, et [Épiméthée] ne savait quel parti prendre à son égard. Dans cet embarras, Prométhée survint pour jeter un coup-d'œil sur la distribution. Il trouva que les autres animaux étaient partagés avec beaucoup de sagesse, mais que l'homme était nu, sans chaussure, sans vêtements, sans défense. Cependant le jour marqué approchait, où l'homme devait sortir de terre et paraître à la, lumière. Prométhée, fort incertain sur la manière dont il pourvoirait à la sûreté de l'homme, prit le parti de dérober à Vulcain et à Minerve les arts et le feu : car sans le feu la connaissance des arts serait impossible et inutile ; et il en fit présent à l'homme. Ainsi notre espèce reçut l'industrie nécessaire au soutien de sa vie ; [...] voilà comment l'homme a le moyen de subsister. »

Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932)

« [...] si nos organes sont des instruments naturels, nos instruments sont par là-même des organes artificiels. L'outil de l'ouvrier continue son bras : l'outillage de l'humanité est donc un prolongement de son corps. La nature, en nous dotant d'une intelligence essentiellement fabricatrice, avait ainsi préparé pour nous un certain agrandissement. »

René Descartes, *Discours de la méthode* (1637)

« [...] on peut trouver une [philosophie] pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie [...] »

Genèse, I, verset 27-28

Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme.
Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre.

Jean-Daniel Collomb et Pierre-Antoine Pellerin, *Représentations de la nature à l'âge de l'anthropocène* (2018), introduction

« Le mot anthropocène a été proposé en 2000 par le géochimiste néerlandais Paul Crutzen, célèbre pour sa contribution majeure à la protection de la couche d'ozone [...]. Selon Crutzen, les activités humaines ont aujourd'hui pris une ampleur telle que l'humanité s'est muée en force géologique au sens propre du terme. Pour les tenants de la thèse de l'anthropocène, il s'agit, de "prouver que l'être humain devient une *force dominante du changement* du système Terre". Cette nouvelle ère remplacerait celle dite de l'Holocène commencée il y a 11 500 ans. »

Hans Jonas, *Le Principe responsabilité* (1979)

« Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. »

« il n'est plus dépourvu de sens de demander si l'état de la nature extra-humaine, de la biosphère dans sa totalité et dans ses parties qui sont maintenant soumises à notre pouvoir, n'est pas devenu par le fait même un bien confié à l'homme et qu'elle a quelque chose comme une prétention morale à notre égard - non seulement pour notre propre bien, mais également pour son propre bien et son propre droit »

Vercors, *Les Animaux dénaturés* (1952)

« La différence entre l'intelligence de l'homme de Néandertal et celle du grand singe ne devait pas être bien grande en quantité. Mais elle a dû être énorme dans leur rapport avec la nature : l'animal a continué de la subir. L'homme a brusquement commencé de l'interroger. [...] Pour interroger, il faut être deux : celui qui interroge, celui qu'on interroge. Confondu avec la nature, l'animal ne peut l'interroger. Voilà, il me semble, le point que nous cherchons. L'animal fait un avec la nature. L'homme fait deux. Pour passer de l'inconscience passive à la conscience interrogative, il a fallu ce schisme, ce divorce, il a fallu cet arrachement. N'est-ce point la frontière justement ? Animal avant l'arrachement, homme après lui ? Des animaux dénaturés, voilà ce que nous sommes. »

Héraclite, *Sur la nature* (ca. 500 av. J.-C.)

« La nature aime à se voiler. »

Aristote, *Métaphysique* (IV^e siècle av. J.-C.)

« C'est, en effet, l'étonnement qui poussa comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des étoiles, enfin la genèse de l'Univers. »

François-Auguste Jaffre, *Cours de philosophie* (1883)

« Expérimenter, c'est *produire artificiellement l'avènement ou le retour d'un phénomène, en modifiant plus ou moins sa direction, au lieu d'attendre qu'il se produise de lui-même*. Ce procédé est plus scientifique que le précédent ; il complète les connaissances laissées imparfaites par l'observation. "L'observation, dit Cuvier, cherche à surprendre la nature, l'expérimentation la force à se dévoiler." L'observateur *lit*, l'expérimentateur *interroge*, et met la nature à la question, suivant le mot de Bacon. »

Galilée, *L'Essayeur* (1623)

« La philosophie est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux, je veux dire l'Univers [...]. Il est écrit dans la langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des

cercles et autres figures géométriques, sans le moyen desquels il est humainement impossible d'en comprendre un mot. »

René Descartes, *Les Principes de la Philosophie* (1644)

« [...] l'univers est une machine où il n'y a rien du tout à considérer que les figures et les mouvements de ses parties. »

René Descartes, *Les Météores* (1637)

« [...] j'espère que ceux qui auront compris tout ce qui a été dit en ce traité, ne verront rien dans les nues à l'avenir, dont ils ne puissent aisément entendre la cause, ni qui leur donne sujet d'admiration. »

Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790)

« Les fleurs sont de libres beautés de la nature. Ce que doit être une fleur, peu le savent, hors le botaniste et même celui-ci qui y voit l'organe de la fécondation, ne tient aucun compte de cette fin naturelle quand il en juge suivant son goût [...]. De nombreux oiseaux (le perroquet, le colibri, l'oiseau de paradis) une foule de crustacés de la mer sont en soi des beautés [...] qui plaisent librement, pour elles-mêmes. »

Remo Bodei, *Paysages sublimes, Les hommes face à la nature sauvage* (2022)

« [La nature est] le terrain où l'homme se mesure avec le démesuré, fait ses comptes avec l'infini, affronte les risques attachés aux montagnes, aux océans, aux forêts, aux volcans et aux déserts. Non sans surprise, il découvre alors que l'horreur devant ce qui est immense et redoutable peut aussi se teinter de plaisir. »

Pascal, *Pensées* (1670)

« Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. [...] Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche, nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. [...]

Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome ; qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse, que les autres par leur étendue [...].

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ses merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. »

Jean-Jacques Rousseau, *Rousseau juge de Jean-Jacques* (1772-1776)

« D'où le peintre et l'apologiste de la nature aujourd'hui si défigurée et si calomniée peut-il avoir tiré son modèle, si ce n'est de son propre cœur ? Il l'a décrite comme il se sentait lui-même. Les préjugés dont il n'était pas subjugué, les passions factices dont il n'était pas la proie, n'offusquaient point à ses yeux comme à ceux des autres ces premiers traits si généralement oubliés et méconnus. Ces traits [...], jamais ils ne s'y seraient remontrés d'eux-mêmes si l'historien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachait. Une vie retirée et solitaire, un goût vif de rêverie et de contemplation, l'habitude de rentrer en soi et d'y rechercher dans le calme des passions ces premiers traits disparus chez la multitude pouvaient seuls les lui faire retrouver. En un mot, il fallait qu'un homme se fût peint lui-même pour nous montrer ainsi l'homme primitif [...] ».

Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime* (1852)

« Chaque paysage est un état d'âme. »

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « L'homme et la mer »

La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Senancour, *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (1799)

« Livrés à tout ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance ; modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe, et cet univers animé qui végète ou se minéralise sous nos pieds ; nous changeons selon ses formes instantanées ; nous sommes mus de son mouvement, nous vivons de sa vie. »

Thoreau, *Walden ou la Vie dans les bois* (1854)

« Chaque matin était une joyeuse invitation à m'assurer que ma vie fût aussi simple, aussi innocente que la Nature elle-même. [...] »

Je m'en allai dans les bois parce que je voulais vivre sans hâte, n'affronter que les actes essentiels de la vie et découvrir ce qu'elle avait à m'enseigner, afin de ne pas m'apercevoir, à l'heure de ma mort, que je n'avais pas vécu. »

Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, XI « Éloge du maquillage » (1869)

« [...] la nature n'enseigne rien, ou presque rien, c'est-à-dire qu'elle *contraint* l'homme à dormir, à boire, à manger, et à se garantir, tant bien que mal, contre les hostilités de l'atmosphère. C'est elle aussi qui pousse l'homme à tuer son semblable, à le manger, à le séquestrer, à le torturer [...]. C'est cette infailible nature qui a créé le parricide et l'anthropophagie, et mille autres abominations que la pudeur et la délicatesse nous empêchent de nommer. C'est la philosophie (je parle de la bonne), c'est la religion qui nous ordonne de nourrir des parents pauvres et infirmes. La nature (qui n'est pas autre chose que la voix de notre intérêt) nous commande de les assommer. Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, toutes les actions et les désirs du pur homme naturel, vous ne trouverez rien que d'affreux. Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul. Le crime, dont l'animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu, au contraire, est *artificielle*, surnaturelle, puisqu'il a fallu, dans tous les temps et chez toutes les nations, des dieux et des prophètes pour l'enseigner à l'humanité animalisée, et que l'homme, *seul*, eût été impuissant à la découvrir. Le mal se fait sans effort, *naturellement*, par fatalité ; le bien est toujours le produit d'un art. Tout ce que je dis de la nature comme mauvaise conseillère en matière de morale, et de la raison comme véritable rédemptrice et réformatrice, peut être transporté dans l'ordre du beau. »